

BASILE MULCIBA

HORS SAISON

roman

nrf

GALLIMARD

HORS SAISON

BASILE MULCIBA

HORS SAISON

roman

nrf

GALLIMARD

Aux introvertis

PREMIÈRE PARTIE

Yann s'était installé dans le sens de la marche, la tête appuyée sur la paume de sa main, le front cahotant contre la vitre du train au rythme des roulements. Depuis qu'ils avaient quitté le centre-ville, il lui semblait que les secousses s'étaient adoucies.

Il observait le paysage défiler et se transformer. Ses yeux allaient de droite à gauche et malgré les soubresauts des voitures, il saisissait du regard les platanes, les chênes et les pins. Yann cherchait à lire les panneaux rouillés des banlieues qu'ils traversaient, à discerner les visages des voyageurs encore endormis, emmitouflés dans leurs manteaux et qui patientaient sur les quais. Les immeubles en pierre blanche de plusieurs étages, où s'alignaient des balcons et de grandes fenêtres aux volets abîmés par le sel, laissaient peu à peu place à un habitat plus dispersé, des anciennes maisons aux toits en tuile et des pavillons avec jardin. Le train franchit un passage à niveau dont la cloche stridente lui parut étonnamment lointaine et atténuée, comme en sourdine.

L'intérieur de la rame était plongé dans la pénombre en raison d'un problème électrique. Avec ses vêtements foncés, Yann s'était rendu presque invisible, tapi dans l'obscurité. Enveloppé dans sa grande veste et s'enfonçant encore un peu plus dans son siège, il plissait les yeux à chaque fois que la lumière d'un lampadaire venait s'écraser contre la vitre. Le train était quasiment vide, seuls quelques hommes et quelques femmes, assoupis, s'étaient extirpés de chez eux dans la nuit et remontaient à présent le courant.

Un instant, il sembla à Yann que le train ralentissait. Les soubresauts s'allégeaient et le chemin de fer empruntait des courbes amples qui caressaient les barres d'immeubles. Les lumières de la ville s'éloignaient, les scènes que Yann avait observées quelques minutes plus tôt s'effaçaient elles aussi. Le train s'enfonçait dans les terres sous les premiers halos du jour.

Alors, les épaules de Yann s'affaissèrent, ses mains, sa nuque et ses jambes se détendirent, du coton s'était immiscé dans ses articulations. Sa respiration s'accordait avec les roulements du train. Il fut peu à peu porté par les balancements de la rame et le ronflement du moteur, jusqu'à se laisser glisser dans le sommeil.

Dans la nuit, il avait traversé la grande place où se tenait tous les deux jours un marché bouillonnant et populaire. Elle était depuis de longues années en travaux. Les ouvriers n'étaient pas encore arrivés et Yann avait décidé, sans vraiment réfléchir, de la parcourir dans sa diagonale, franchis-

sant le chantier pourtant interdit au public. Il s'était frayé un chemin entre les grilles, au milieu de la ferraille et des pelleteuses, marchant en équilibre sur le rebord des dalles de béton coulées la veille.

Il avait eu rapidement chaud dans sa grande parka. Passé le chantier, il l'avait enlevée et serrée dans le creux de son coude. Les sangles du sac de randonnée lui cisaillaient les épaules. Il était parti bien en avance mais il avait marché vite, sa chemise collée à la peau, haletant, pressé par son impatience et par l'inquiétude de rater le train qui devait le mener au cœur des montagnes.

Yann avait longé les murs, détourné le regard des quelques personnes qu'il avait croisées. Il avait évité certaines places, cru reconnaître les voix qui résonnaient dans des ruelles, s'en était écarté. Il n'avait informé personne de son départ et ne voulait être vu de personne.

Il s'en allait avec le premier train, fuyant la ville silencieuse comme on s'échappe en douce de l'appartement d'un amant. Il avait peu d'informations sur la station de montagne dans laquelle il se rendait, avait oublié combien il serait payé, n'avait pas demandé quels étaient les jours de congés, ni ce qu'il allait précisément devoir faire. L'important, c'était de partir.

Il avait progressé vers la gare dans une forêt de grues. Elles poussaient de toutes parts pour organiser les îlots et discipliner les avenues mais l'espace, vallonné et anarchique, conservait tout son désordre. Yann connaissait par cœur le nom des rues, des places et des cours. Pourtant, l'ensemble des morceaux ne s'agençait jamais de façon cohérente.

Pénétrer dans ce labyrinthe c'était prendre le risque de se perdre.

Certains soirs, on pouvait longer un boulevard bordé de réverbères en fonte qui ne s'allumaient plus, se faire surprendre par un tramway brinquebalant peuplé de fantômes, manger des parts de pizza froide sur les marches d'un vieil immeuble noirci et fissuré. On entendait au loin le tintement des mâts, les sirènes des bateaux ; on était soudainement baigné dans une foule de gens entremêlés qui sortaient du cinéma, cherchaient un bar pour affronter la nuit et, dans ces errances, on finissait par échouer sur le port.

Dans cette ville brassée par le monde, Yann se laissait porter par ses amis, par des connaissances qu'il appréciait plus ou moins, fréquentait les mêmes terrasses, les mêmes bars enfumés qui fourmillaient de visages, pénétrait parfois dans des clubs un peu louches. Tout valait mieux que d'être seul. Il payait des verres à des personnes dont il ne retenait pas les prénoms, se mêlait aux groupes sans se poser trop de questions et sa vie filait déjà au hasard des soirées et des nuits, dans la moiteur du centre ou sur les plages de la Méditerranée.

Yann était étudiant en médecine. À l'approche de son bac, il avait choisi son orientation comme on choisit un plat à la carte, un jour sans appétit. Bon élève, il s'était engagé dans ce cursus exigeant, avec la sensation de ne prendre aucun risque. Cela déboucherait forcément sur quelque chose et les gens ne lui poseraient pas beaucoup de questions. Depuis cinq ans – il avait redoublé sa première

année – il suivait les cours sans excitation, accumulait une expérience sans saveur et acceptait la réalité : qu'aurait-il bien pu faire d'autre ?

En arrivant à la gare, Yann s'était aperçu qu'il était parti sans son portefeuille. Il n'avait même pas considéré l'éventualité de retourner chez lui et de prendre le train suivant. Il avait quand même fouillé dans son sac, les mains tremblantes, en ouvrant toutes les poches. Ses vêtements soigneusement rangés s'étaient mis à déborder par toutes les ouvertures. Yann avait plongé le bras dans le fond, jusqu'à l'épaule et d'un coup, après avoir ouvert une petite fermeture éclair, avait senti sous ses doigts la texture familière de billets de banque. Pas grand-chose, de quoi s'acheter à manger et payer le bus qui le porterait jusqu'à la station. Son contrat l'attendait, il demanderait à sa mère de lui envoyer son portefeuille par la poste.

Il avait hésité quelques secondes à acheter un billet de train, les yeux plissés sous la lueur aveuglante de la borne automatique, et avait finalement décidé de compter sur sa chance.

Yann se réveilla et ouvrit grands les yeux. Il avait dormi plus d'une heure et le train avait depuis longtemps quitté les dernières banlieues.

Les rayons du soleil traversaient l'ensemble du wagon. Lentement, il se redressa et, les mains sur l'accoudoir, pencha la tête au travers de l'allée. La rame s'était peu à peu remplie de bagages et de voyageurs. Un vieillard, un homme en chemise au visage bouffi par le chagrin, des garçonnets qui dessinaient dans un carnet que leur mère leur avait ouvert. Il y avait aussi deux femmes, assises côte à côte, chacune plongée dans sa lecture. Des sacs à main et des sacoches en cuir, des valises et un sac en toile d'où débordaient des jouets pour enfants étaient accrochés et pendaient au-dessus des sièges. Plusieurs voyageurs regardaient dehors et profitaient de ce moment rare, où il n'est d'autre activité possible que la contemplation et l'observation, des moments propices aux rêveries plus intimes, où les pensées s'échappent vers des territoires qu'on n'explore plus beaucoup.

La mer était déjà loin. Yann guetta les va-et-vient et écouta d'une oreille attentive les signe de l'arrivée d'un contrôleur. Des enfants sautillaient dans l'allée, le murmure de certaines discussions lui parvenait.

Au fond du wagon, un agent de la compagnie ferroviaire discutait avec un voyageur. Il l'observa plusieurs secondes. Accoudé au dossier du siège, il s'esclaffait et ne semblait pas vouloir vérifier les billets.

Yann poussa un long soupir, étira ses membres engourdis par le sommeil. Ses articulations craquaient, ses muscles résistaient. Il se sentait encore agité, nerveux. Il but une gorgée d'eau et en versa un peu dans le creux de sa main pour s'asperger le visage et revigorer ses joues. Après quelques contorsions pour retrouver une position confortable, il se laissa tomber sur son siège qui lui parut plus moelleux. Il se pencha et s'appuya contre la vitre, comme à son entrée dans le train. Yann aurait voulu qu'il avance plus vite, qu'il mette le plus de distance possible entre lui et la ville, entre lui et les autres.

Le roulement des voitures sur les rails produisait un bruit sourd et régulier. La végétation qui les entourait était devenue sèche et éparse. L'éclat du matin inondait la garrigue silencieuse. Elle s'étendait à perte de vue et laissait entrevoir d'épais bosquets, des touffes de buis et des monticules rocheux que Yann se surprit à percevoir avec une grande acuité. Il aurait pu saisir les reflets de lumière sur les ailes d'une libellule, discerner les cigales et les scarabées qui bruissaient dans la végétation. Le sommet des arbres

ondulait sous le souffle d'une brise légère. Des collines et des monts rythmaient le paysage et découpaient l'horizon.

Ils traversèrent aussi des viaducs, des oliveraies et des champs labourés pour l'hiver. Ils longèrent une rivière encaissée au débit faible dont les roches blanches du gué semblaient au sec depuis le printemps. Des falaises et des affleurements rocheux jaillissaient de part et d'autre et éclipaient certaines perspectives. Yann était irrésistiblement happé par la grande fenêtre du train et, même s'il restait attentif à la présence de l'agent, un sentiment de légèreté s'installait en lui par petites touches.

Il se leva et décida de marcher pour s'extraire de sa somnolence. Ses quelques affaires fourrées dans son sac, il remit ses chaussures sans faire ses lacets et s'enveloppa dans sa grande échappe en laine mauve qui lui masquait la moitié du visage. Il s'engagea dans l'allée au moment où le train emprunta une courbe. Il chancela, s'appuya contre un accoudoir et sur le dossier d'un siège. La rame ondulait.

Alors qu'il arrivait au niveau du contrôleur, un freinage brusque et puissant le déséquilibra et il se rattrapa sur l'épaule de l'agent. Le sifflement strident des freins lui perça les tympans. Plusieurs bagages suspendus tombèrent sur les passagers et certains poussèrent des cris de surprise. Le train s'arrêta net et tout bascula dans l'autre sens. Yann se retrouva par terre.

Le haut-parleur grésilla et annonça un arrêt en urgence. Yann resta quelques secondes immobile, le temps que son environnement se stabilise. Des murmures s'élevèrent des autres voyageurs, abasourdis et sous le choc. Un petit gar-

çon se mit à pleurer. Yann se releva et aida l'agent qu'il avait entraîné dans sa chute. Il lui demanda si tout allait bien. Ce dernier saisit aussitôt son talkie-walkie pour connaître les causes de l'arrêt et passer quelques ordres. Il fallait rassurer tout le monde, vérifier que personne ne s'était blessé.

Yann rejoignit son siège en s'agrippant aux accoudoirs, aidant sur son chemin quelques voyageurs à porter leurs affaires qui étaient tombées, s'enquérant de leur état. Une femme se tenait la tête entre les mains. Un petit carton lui était tombé dessus et un mince filet de sang coulait sur sa tempe. Yann voulut s'approcher, observer sa blessure mais la femme refusa, dit que ce n'était rien. Son voisin lui tendit un mouchoir. Elle s'en servit comme compresse.

Une certaine agitation gagna les voyageurs. En regardant par les fenêtres, plusieurs d'entre eux constatèrent qu'ils n'étaient qu'à quelques dizaines de mètres d'un passage à niveau et d'une petite gare. La tête du train devait atteindre le début des quais.

Le haut-parleur grésilla de nouveau pour annoncer que le train était bloqué pour une durée indéterminée. Yann sentit le nœud se reformer dans son estomac. Ce poids, cette sensation au creux du ventre qui l'avait poussé à partir. Il serra les dents. Il voulut se relever, retrouver le contrôleur, demander des précisions, n'y aurait-il pas un autre train qui pouvait les emmener si celui-ci avait un problème, et que se passerait-il s'il ne redémarrait pas, y avait-il des cars qui pouvaient prendre le relais ? Une des femmes assises près de lui tira sur une poignée et ouvrit brutalement une fenêtre. Une brise de fin de matinée pénétra dans le wagon et lui

effleura le visage. On entendait la rivière couler non loin de là. Yann ne bougea pas.

La gare qu'il apercevait par la fenêtre lui rappelait les friches qui prolifèrent en marge des villes : autour du quai et du bâtiment principal s'étendaient des entrelacs de rails qui disparaissaient par instant dans les herbes hautes, se perdaient au milieu d'entrepôts et de bâtiments industriels abandonnés. Plus loin, il distinguait des wagons à bestiaux rouillés, allongés sur le flanc, de vieux réservoirs, des amoncellements d'essieux et de matériaux jetés en tas, progressivement recouverts par la végétation. La gare desservait un village en contre-haut, dans la pente de collines qui formaient un cirque doux où le vent s'engouffrait.

Il mangea. Des biscuits, des raisins et des abricots secs que sa mère lui avait donnés et qu'il avait découverts dans son sac en cherchant son portefeuille. Il n'avait rien avalé depuis le déjeuner de la veille, quand il lui avait fait savoir qu'il partait travailler pour la saison dans une station de ski. Sa mère n'aimait ni les conclusions hâtives ni les événements inattendus. Même lorsque le choix était évident ou que ce n'était pas à elle de décider, elle considérait la situation sous plusieurs angles, proposait des alternatives.

Souvent, quand cela concernait Yann, il se taisait, la laissait tergiverser, puis lui confirmait sa décision. Cette fois, quand il lui avait annoncé son départ, prévu le lendemain, elle avait d'abord acquiescé mais c'était un hochement de tête lourd, les lèvres pincées, un silence amer qui lui demandait un effort considérable. Il n'avait mentionné aucun horaire, il savait que sa mère préférerait le doute et nourri-

BASILE MULCIBA

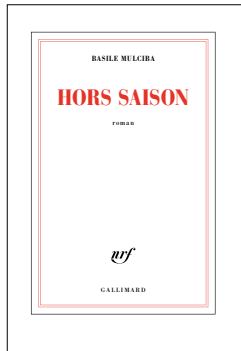
Hors saison

De nos jours, dans une station de ski en hiver. Tout le monde attend la neige qui tarde à tomber. Yann, un jeune homme d'une vingtaine d'années, interrompt ses études de médecine pour venir travailler comme saisonnier. Il a été recruté par Hans, qui dirige le vieil hôtel hérité de son père et qui commence à subir comme les autres les conséquences de l'absence de neige. Tandis que peu à peu la station se vide, les deux hommes décident de rester.

Roman d'apprentissage poétique et intime, *Hors saison* restitue avec justesse le sentiment du temps suspendu dans la station déserte et les incertitudes du désir. Les personnages entretiennent un rapport sensible aux paysages et aux autres, alors que la nature entre peut-être dans un cycle de dérèglements inéluctables.

Basile Mulciba est originaire de Bretagne, il a grandi en Guadeloupe et vit aujourd'hui à Paris. Hors saison est son premier roman.

nrf



Hors saison
Basile Mulciba

Cette édition électronique du livre
Hors saison de Basile Mulciba
a été réalisée le 29 mai 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073005878 – Numéro d'édition : 553854).
Code produit : U50700 – ISBN : 9782073005885.
Numéro d'édition : 553856.